

**Zeitschrift:** Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

**Herausgeber:** Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

**Band:** 50 (2000)

**Heft:** 3: Economie politique = Politische Ökonomie

**Buchbesprechung:** Courbet et l'Enterrement à Ornans. Un tombeau pour la République  
[Jean-Luc Mayaud]

**Autor:** Kaenel, Philippe

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 18.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

herrscht, in der sich arme Frauen und Männer an der Aushandlung der Armenpolitik beteiligten. Sie wurden nicht ausschliesslich als Objekte (Klientel) der Verwaltung behandelt und standen alltäglich in direktem Kontakt mit der städtischen Gesellschaft. Die Entwicklung der Armut von einem «Stand» zur Randgruppe setzt sie in der Umbruchszeit der Wende zum 19. Jahrhundert an, indem in ihrem Verlauf zwischen Unterschichten und Bürgertum bzw. Armen und Wohltätigen eine kulturelle Distanz entstand und die staatliche Verwaltung und in dieser Männer im Umgang mit den Armen an Gewicht gewannen. «Geschlecht» sieht die Autorin als zentrales Medium für die Neuordnungen im städtischen Alltag: Geschlechterbilder begannen nun die Reflexion über die Armut und den Umgang mit Armen zu bestimmen. Die Opposition zwischen der abgehärmten Arbeiterfrau, dem offensichtlichen und mehrfachen Opfer der sozialen und materiellen Elendssituation, und der Prostituierten spiegelt den zunehmend dominant werdenden Objektstatus der Armen in der Sozialpolitik des ausgehenden 19. Jahrhunderts. Bilder von Weiblichkeit und von Geschlechterbeziehungen wurden gleichzeitig zu einem Diskurs über die Ordnung in der Gesellschaft überhaupt. Die Arbeit von Dietlind Huechtker spielt in exemplarischer Weise durch, was Karin Hausen als Anspruch an die Historiographie formuliert hat: Die Nicht-Einheit der Geschichte als Herausforderung anzunehmen, um die Dominanz behaupteter Einheit abzulösen.

Béatrice Ziegler, Zürich und Hinterkappelen

Jean-Luc Mayaud: **Courbet et l'Enterrement à Ornans. Un tombeau pour la République.** Paris, Editions Boutique de l'Histoire, 1999, 184 p., ill. en noir et blanc.

Vers la fin de l'été 1849, Gustave Courbet entreprend une toile qui a fait date dans l'histoire de la peinture occidentale: *Tableau de figures humaines, historique d'un enterrement à Ornans* (Paris, Musée d'Orsay). Depuis lors, de nombreuses critiques de tous horizons ont croisé la plume pour donner un sens profond à cette scène de genre exécutée dans le format normalement réservé à la peinture d'histoire. Jean-Luc Mayaud, professeur à l'Université Lumière-Lyon II, actuel président de la Société d'histoire de la Révolution de 1848 et des révolutions du XIX<sup>e</sup> siècle, publie sous forme de livre le résultat de recherches menées de longue date. C'est en historien qu'il s'applique avant tout à identifier les acteurs du tableau. Trente-sept sur quarante-sept sont ainsi nommés par l'auteur qu'il faut croire sur parole, car le procès d'identification de chaque figure, peut-être fastidieux pour le lecteur mais utile pour le chercheur, n'est pas restitué dans le livre. En effet, mis à part quelques figures incontestables, nommément citées par Courbet ou reconnaissables grâce à des portraits d'époque (Max Buchon, la famille de l'artiste), un double *fossé épistémologique* subsiste entre le nom cité dans les sources et le nom repéré en archives d'une part, et le portrait exécuté sur la toile d'autre part. J.-L. Mayaud s'interroge à juste titre sur le principe de sélection des personnalités et sur leur rapport avec la «figure» centrale et mystérieuse de la toile: le mort. La thèse de l'auteur est qu'il s'agit du tombeau de la Seconde République, née avec la Révolution de février 1848 et tuée par la réaction dès juin de la même année.

Depuis les années 1960, de nombreux auteurs se sont penchés sur ce tableau, et en particulier sur la tombe qui s'ouvre en son centre. Certains ont adopté un parti pris biographique ou «réaliste» en identifiant le mort à la grand-mère de l'artiste, à son grand-père ou à sa jeune sœur, décédés respectivement en 1847, 1848 et 1834. Mais les hypothèses «allégoriques» prédominent: enterrement du romantisme,

scène de deuil maçonnique, etc. Plusieurs auteurs ont adopté un point de vue plus général en essayant d'articuler l'iconographie du tableau sur le scandale qu'il a suscité à Paris.

Mais quel que soit le point de vue que l'on adopte, la personnalité de Courbet occupe toujours le devant de la scène. J.-L. Mayaud rappelle les déclarations de l'artiste montrant son engagement républicain, son réseau de relations personnelles attestant de sympathies socialistes, et relève la présence, dans l'*Enterrement*, d'un grand nombre de personnalités de gauche. L'auteur fait également appel à diverses gravures de propagande, l'une qui montre l'allégorie de la République sortant d'un tombeau, l'autre qui représente Louis Napoléon en croque-mort lors de «L'enterrement d'une jeune personne après dix mois de souffrance». Dans cette lithographie, comme dans l'*Enterrement*, le cercueil est recouvert d'un drap mortuaire blanc orné de larmes d'argent, symbole de virginité.

Pour étayer son hypothèse allégorique, J.-L. Mayaud se réfère aux travaux d'H. Toussaint<sup>1</sup> qui a voulu reconnaître dans plusieurs œuvres de Courbet (*L'atelier* de 1855 ou *Pompiers courant à l'incendie* de 1850/51) des personnages réels, et notamment Louis Napoléon qui serait le commanditaire des Pompiers. Or, l'hypothèse de Toussaint me paraît aussi peu vraisemblable que la conclusion de Mayaud. En effet, il n'est pas pensable qu'un artiste, même du tempérament de Courbet, prenne le risque, en 1850, de portraiturer de manière ironique sous les traits d'un ouvrier son puissant commanditaire. De même, il est impensable que Louis Napoléon ait pu faire usage d'une œuvre de Courbet à des fins d'autoreprésentation politique et de propagande, dans une opération qui accomplirait, en définitive, le détournement d'un détournement. Quel public aurait pu saisir de telles allusions?

Un détail intrigant s'avère extrêmement significatif. Il s'agit du bonnet blanc posé sur le sol de manière frappante au premier plan de la toile, à côté de la fosse qui doit accueillir le cercueil. J.-L. Mayaud se demande s'il ne s'agit pas d'un bonnet de nuit, sensé «rappeler l'union charnelle entre le peuple et Marianne». En fait, cette coiffe appartient au fossoyeur qui vient de la déposer entre sa blouse, sur laquelle il pose un genou pour ne pas salir son habit, et sa pelle, dont la lame terreuse est coupée par le bord inférieur de la toile. Ce type de bonnet est très largement porté en Province dans ces années. Dans *Les Français peints par eux-mêmes. Encyclopédie morale du dix-neuvième siècle* (Paris, Curmer, 1840-1842), le Lorrain, le Champenois, le Bressan et surtout le Bourguignon sont coiffés de la sorte. Un retour à la lettre de l'œuvre s'impose, c'est-à-dire à la très célèbre lettre de Courbet adressée à Champfleury en février-mars 1850, qui mentionne notamment «un chien, le mort et ses porteurs»; «le mort»? voici une curieuse manière d'évoquer une allégorie de la République!

En d'autres termes, c'est un peu comme si le trou qui creuse l'espace pictural au centre de l'*Enterrement*, sous le nez du spectateur, devait être intellectuellement comblé par le détour d'une intrigue dont les figurants de la toile seraient les acteurs réunis dans un même lieu, un peu comme les personnages des romans d'Agatha Christie. Cela revient à oublier une évidence, à savoir que le sens est le résultat d'une construction posthume (c'est le cas de le dire); autrement dit que l'*Enterrement* est devenu l'*Enterrement* à travers sa réception contemporaine d'Ornans à Paris entre 1849 et 1851, et à travers sa fortune critique, de 1851 à nos jours.

1 Cf. notamment Hélène Toussaint: «Un enterrement à Ornans», *Gustave Courbet 1819-1877*, catalogue d'exposition, Paris, Grand Palais, 1977, p. 98-105.

Comme l'a montré T. J. Clark<sup>2</sup>, l'œuvre s'est politisée dans un contexte idéologique et social spécifique. A mon avis, son *allégorisation rétrospective* est le produit d'une relecture de l'œuvre de Courbet dans le prisme de son tableau de 1855 au titre programmatique: *L'atelier du peintre, allégorie réelle déterminant une phase de sept années de ma vie artistique* (Paris, Musée d'Orsay).

Passant en revue quelques thèses allégoriques relatives à l'*Enterrement*, J.-L. Mayaud écrit que «Toutes les hypothèses sont donc permises» (p. 9). Bien sûr, heureusement que les interprétations se diversifient et, dans le meilleur des cas, affinent notre connaissance des œuvres. Mais toute hypothèse n'a pas le même degré de vraisemblance. Au sujet de l'*Enterrement*, et pour paraphraser une célèbre formule d'Umberto Eco<sup>3</sup>, on ne peut donc que se réjouir de se trouver face à une «tombe ouverte»...

Philippe Kaenel, Lausanne

2 Timothy J. Clark: *Image of the People. Gustave Courbet and the 1848 Revolution*, Londres, Thames & Hudson, 1973 (trad. française, Paris, Art édition, 1991).

3 Umberto Eco: *L'œuvre ouverte*, Paris, Seuil, 1972 [traduit de l'édition italienne de 1965].

René del Fabbro: **Transalpini. Italienische Arbeitswanderung nach Süddeutschland im Kaiserreich 1870–1918**. Osnabrück, Rasch, 1996 (SMH Studien zur Historischen Migrationsforschung 2). 312 S.

Migrationsforschung wird in Osnabrück mit dem Institut für Migrationsforschung und Interkulturelle Studien seit Jahren als interfakultativer Schwerpunkt gepflegt. Das Institut stellt seine Forschungen in seinen IMIS-Schriften zur Diskussion. Daneben betreut eines der Ko-Vorstandsmitglieder des Institutes, Klaus J. Bade, der sich seit langem mit Wanderungsbewegungen, verstanden insbesondere als Arbeitswanderungen, auseinandersetzt und weit beachtete Studien dazu veröffentlicht hat, eine Reihe, die Studien zur Historischen Migrationsforschung (SHM). Darin werden Arbeiten publiziert, die zum Beispiel als Dissertation entstanden sind. Um eine solche handelt es sich auch beim vorliegenden Band von René del Fabbro.

Dieser stellt mit der Arbeitswanderung der «Transalpini», der friaulischen Saisonwanderer im Deutschen Kaiserreich, ein Wanderungsphänomen vor, das den dominierenden Blick vom Zusammenhang zwischen der Westwanderung polnischer Arbeitskräfte und der Überseewanderung deutscher agrarischer Bevölkerung weglenkt und die 'repressive' Politik des Kaiserreiches gegenüber einwanderungswilligen Arbeitssuchenden als bedingt durch und konzentriert auf die Polenfrage relativiert.

Die einleitende Analyse der Umstände, in denen friaulische Menschen sich zur temporären Abwanderung entschieden, verdeutlicht differenziert die Zusammenhänge zwischen heimischer kleinräumiger Wirtschafts- und Sozialstruktur und dem Verhalten der Arbeitssuchenden in der Fremde. Sie macht auch deutlich, welche Funktion der Verdienst fern der Heimat dort wiederum hatte. Diesen Rückbezug verdeutlicht der Autor zudem in einem letzten Kapitel, indem er die Ausgestaltung der Wirtschaft und der Gesellschaft unter dem Einfluss der bestehenden und sich allmählich weiterentwickelnden Migrationsstruktur beschreibt, wobei gerade diese Wirkungen widersprüchlich erscheinen.

Aus der genannten Analyse heraus wird auch erklärbar, welchen Berufsgattungen die friaulischen Arbeiter und Arbeiterinnen vor allem angehörten. Del Fabbro untersucht dabei detailliert ihre Qualifikation, Entlohnung und Position im Arbeitsmarkt sowie die Funktion, die ihnen auf dem diesbezüglichen Arbeits-